



LA FILLE DE LA NUIT



Laura Gallego Garcia

Extrait de la publication

La fille de la nuit

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Chroniques de la Tour

L'elfe Fenris (prélude)

1 - La Vallée des Loups

2 - La malédiction du Maître

3 - L'appel des morts

L'impératrice des Éthérés

Deux cierges pour le diable

Ailes de feu

Ailes noires

Retrouvez l'univers de *La fille de la nuit*
sur www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Laura Gallego García

La fille de la nuit

Traduit de l'espagnol
par Faustina Fiore



Extrait de la publication

Collection dirigée par Benjamin Kuntzer

Titre original : *La hija de la noche*

© Laura Gallego, 2004

© Éditions Edebé, 2005
Tous droits réservés

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai lu, 2013
Extrait de la publication

*L'amour nous donne la force de faire
des choses impossibles.*

Paulo COELHO,
*Sur le bord de la rivière Piedra
je me suis assise et j'ai pleuré*

Chapitre 1

Mme Bonnard s'arrêta un moment pour retrouver son souffle. Elle était venue en courant de la place, et son corps replet n'était pas habitué à un tel rythme. Elle s'apprêtait à reprendre sa cavalcade quand elle entendit une voix derrière elle :

« Régine ! Régine ! »

Un peu contrariée, Mme Bonnard attendit que Mme Lavoine arrive à sa hauteur.

« Où cours-tu si vite, Régine ? Tu ne vas pas au marché, aujourd'hui ? »

— Comment, Marie, tu n'es pas au courant ? » Mme Bonnard feignit la surprise. « Tu n'as pas entendu la nouvelle ? »

La petite et soumise Mme Lavoine secoua timidement la tête. Elle savait que Mme Bonnard était toujours la première à connaître les potins, mais elle était trop naïve pour se rendre compte que son amie adorait souligner l'ignorance de ses voisines, et qu'elle tenait à être la principale source d'information des commères de Beaufort. Elle ne se formalisa donc pas, d'autant qu'elle avait très envie de savoir quelle nouvelle d'importance faisait haleter la respectable rombière.

« De quoi s'agit-il ? »

Mme Bonnard savourait sa supériorité.

« Tu ne devineras jamais...

— Raconte, vite !

— Tu veux un indice ?

— Oh, Régine, sois gentille ! Tu sais très bien que je ne suis pas douée pour les devinettes ! Je t'en prie, je suis morte de curiosité... »

Mme Bonnard parut satisfaite. Elle s'entendait bien avec Mme Lavoine, qui ne remettait jamais en cause son autorité. À sa place, Mlle Dubois et peut-être même Mme Buquet auraient pu se fâcher. Mme Lavoine, elle, était la confidente idéale : elle savait écouter sans interrompre, et croyait presque tout ce qu'on lui racontait.

Mme Bonnard sourit. Elle reprit sa marche, plus lentement, suivie par Mme Lavoine, et posa la main sur le bras de sa compagne.

« Tu n'en croiras pas tes oreilles », annonça-t-elle sur le ton d'une conspiratrice. Elle fit une pause théâtrale, puis lâcha enfin : « Isabelle est revenue à Beaufort ! »

Cette annonce ne provoqua pas la réaction espérée : Mme Lavoine fronça les sourcils.

« Isabelle ?

— Pour l'amour de Dieu, Marie, ne me dis pas que tu ne te souviens pas d'Isabelle, la lavandière... Ce fut un tel scandale ! »

Mme Bonnard prononça ce dernier mot en le dégustant comme un bonbon. La lumière se fit dans l'esprit de Mme Lavoine.

« Isabelle, l'orpheline ?

— Cette dévergondée qui a quitté le village pour courir après le jeune Latour !

— Ah oui, je me rappelle ! Il l'avait abandonnée...

— Qu'espérait-elle ? fit Mme Bonnard avec dédain. Un jeune homme d'aussi bonne famille ne pouvait pas s'engager dans une relation sérieuse avec une fille de rien comme elle !

— Elle était si jeune, la pauvre. Elle s'est fait des illusions...

— Elle était assez âgée pour savoir ce qu'était la décence. » Mme Bonnard était décidée à couper à la racine toute pitié que la nouvelle venue aurait pu inspirer à son amie. « Et au lieu de reconnaître avec humilité son erreur et de tâcher de s'amender, elle l'a suivi, comme une véritable traînée ! Tu aurais fait ça, toi, Marie ?

— Heu... non. Tu as raison.

— Et voilà qu'elle est revenue ! Jean-Michel l'a vue dans le bureau de poste, tout à l'heure...

— Comment est-elle ?

— Oh, il ne m'a pas donné de détails. Tu sais bien que les hommes ne font jamais attention aux choses importantes. Mais j'imagine qu'elle est en guenilles, comme quand elle est partie, et qu'elle va mendier un asile quelque part.

— Isabelle... qui l'eût cru ? Ça fait au moins...

— Cinq ans, ma chère. Elle en avait seize ou dix-sept quand elle est partie. Franchement, je ne sais pas comment elle va trouver du travail. Après cette histoire, le chagrin qu'elle a causé au pauvre père Rougier, et puis l'affaire de la médaille...

— Mais j'avais cru comprendre qu'elle n'était pas coupable ?

— Bah, les gens parlent à tort et à travers et ne savent pas ce qu'ils disent ! Une vaurienne qui quitte la maison de son protecteur pour suivre un jeune homme est tout à fait capable de voler une médaille, et même deux. » Mme Bonnard rassembla ses jupons pour gravir la côte, et poursuivit : « Crois-moi, personne ne voudra l'employer comme lavandière, et encore moins comme servante. Une grue pareille... et si elle essayait de séduire mon Jérôme ?

— Il est bien trop jeune, voyons !

— Elle aussi, elle était jeune quand elle a jeté son dévolu sur M. de Latour. Comment ose-t-elle revenir à Beaufort ? Vraiment, je ne comprends pas ce que... »

Elle ne termina pas sa phrase : brusquement, la porte d'une maison s'ouvrit devant elles, et une silhouette mince et souple apparut sur le seuil, vêtue de noir. Les deux amies s'arrêtèrent et reculèrent instinctivement.

C'était une jeune femme, mais on aurait dit un fantôme. Sa tenue sévère, que complétaient un chapeau et un voile couvrant la partie supérieure de son visage, la faisait paraître plus âgée qu'elle ne l'était réellement, à moins que cette impression ne fût causée par son extrême pâleur.

« Isa... Isabelle ? » balbutia Mme Lavoine.

La jeune femme leur sourit poliment.

« Madame Lavoine, madame Bonnard. Je suis ravie de vous revoir. »

Mais il n'y avait nulle joie dans sa voix, pas plus que de l'ironie. Juste une neutralité trop proche de l'indifférence au goût de l'orgueilleuse Mme Bonnard, qui n'avait pas l'habitude d'être ignorée.

« Ma chère Isabelle ! s'exclama-t-elle d'une voix mielleuse. Quel bonheur de te revoir parmi nous après toutes ces années ! Comment te portes-tu ? As-tu trouvé ce que tu étais allée chercher ? »

Isabelle pâlit encore un peu, ce que nul n'aurait cru possible. Néanmoins, elle répondit avec douceur, sans élever la voix :

« C'est de l'histoire ancienne, madame Bonnard. Je suis revenue à Beaufort dans l'intention de commencer une nouvelle vie.

— Bien sûr, bien sûr... » Mme Bonnard jeta un coup d'œil à la maison d'où la jeune femme venait de sortir. « Tu vas travailler pour M. Chancel, le notaire ? »

Isabelle ébaucha un sourire indulgent qui déplut à son interlocutrice. Elle avait beau avoir l'air douce et fragile, on apercevait nettement la détermination qui faisait briller ses yeux derrière son voile noir.

« L'affaire qui m'a conduite chez M. Chancel est malheureusement d'ordre plus administratif. Je viens d'acquérir une petite propriété, et de nombreux documents sont nécessaires... À présent, si vous voulez bien m'excuser... Ce fut un plaisir de vous rencontrer, mais j'ai encore bien des choses à faire. »

D'un geste élégant, elle tourna le dos aux deux femmes consternées, qui demeurèrent muettes de stupéfaction. Mme Lavoine avait les yeux écar-

quillés, et Mme Bonnard avait oublié de refermer la bouche. Au bout de quelques pas, Isabelle leur fit face à nouveau et leur lança avec insouciance :

« Ah, j'oubliais ! Madame Bonnard, dites bien le bonjour à Jérôme de ma part, voulez-vous ? »

Les deux femmes restèrent immobiles, plantées devant la maison du notaire, pendant un long moment, même lorsque la silhouette noire d'Isabelle eut tourné à l'angle d'une rue. Mais le grincement de la porte par laquelle elle venait de passer les tira de leur stupeur.

« Régine, Marie ! chuchota une voix. Vous l'avez vue ? »

Elles se tournèrent vers la maison, où une femme d'âge moyen, grande et osseuse, les regardait à travers des lunettes rondes qui lui donnaient un peu l'air d'un hibou. C'était Elaine Chancel, l'épouse du notaire.

« C'était bien Isabelle, n'est-ce pas ? s'enquit Mme Lavoine, suffoquée. L'orpheline ? La lavandière ? La bâtarde de Christine ?

— Elle-même, confirma Mme Chancel. Mais je doute qu'elle ait de nouveau l'occasion de laver quoi que ce soit...

— Vous avez vu sa robe ? s'écria Mme Bonnard. Elle paraissait toute simple, mais elle était entièrement en velours ! Elle a dû lui coûter une fortune !

— Oh, elle peut désormais se permettre ce genre de tissus, et bien plus encore. En fait, ce qui est surprenant, c'est qu'elle ne soit pas habillée à la dernière mode de Paris.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Elle vient d’acheter la maison Grisard. »

Cette révélation fut un nouveau coup de massue pour Mme Bonnard. Elle ouvrit et referma plusieurs fois la bouche, et deux taches rouges apparurent sur ses joues.

« Et pourquoi voudrait-elle cette énorme maison ? s’étonna Mme Lavoine.

— Mais enfin... balbutia Mme Bonnard. Ce n’est pas possible !

— C’est aussi ce que j’ai pensé, mais mon mari prétend que tous les papiers sont en règle. »

Il y eut un bref silence.

« Vous croyez qu’elle a... commença Mme Lavoine.

— ... réussi à mettre le grappin sur le jeune Latour ? compléta Mme Bonnard.

— À ma connaissance, elle n’est pas mariée, les informa Mme Chancel. J’ignore d’où elle tire sa fortune. Un héritage inattendu, peut-être ?

— Elle n’avait personne ! Sa mère est morte en lui donnant le jour ! »

Mme Chancel haussa les épaules.

« Je n’en sais pas plus que vous.

— Et pourquoi a-t-elle acheté justement la maison Grisard ? insista Mme Lavoine. C’est un manoir élégant et luxueux, d’accord, mais ça fait des décennies qu’il est inhabité. Et il est si loin du village, si isolé...

— Ça a toujours été une fille bizarre.

— Une “demoiselle”, Régine, pas une “fille”, la corrigea Mme Chancel. Elle a droit à ce titre, à présent, même si Dieu sait comment elle a fait fortune...

— Je doute que Dieu veuille le savoir ! C'était une catin, et ça restera une catin, quels que soient les grands airs qu'elle se donne !

— Je me demande pourquoi elle est en deuil ? » lança Mme Lavoine, plus intéressée par le mystère qui entourait le retour d'Isabelle que par les récriminations de son amie.

Mme Chancel haussa encore une fois les épaules en signe d'ignorance.

Longtemps après l'installation d'Isabelle dans sa nouvelle demeure, les cancanières du village continuèrent à parler d'elle et à se demander pourquoi l'ancienne lavandière était revenue, tel un oiseau de mauvais augure, troubler l'ennuyeuse routine de Beaufort.

Au cours des jours suivants, cependant, il ne se passa rien de nouveau dans le village. Isabelle fit restaurer la maison Grisard, mais elle n'embaucha pas des ouvriers de la région : elle en avait fait venir de Paris, disait-on. Quand elle put enfin emménager chez elle, elle le fit avec l'aide exclusive de son unique domestique, un géant qui ne parlait jamais. Les manières brusques de ce dernier, tout comme son attitude austère et son aspect étrange (ses cheveux étaient complètement blancs, malgré son jeune âge) suscitèrent tout d'abord une forte méfiance parmi les habitants de Beaufort, mais ils finirent par s'accoutumer à sa présence, à force de le voir venir tous les jours faire les courses pour sa maîtresse. Les commerçants apprirent à le connaître et à comprendre les gestes par lesquels il expliquait ce qu'il

voulait acheter. Il ne savait pas non plus écrire ; la seule chose qu'il était capable de tracer sur un morceau de papier était les six lettres de son nom, Mijail, un mot que les gens n'avaient jamais entendu et qu'ils ne savaient donc pas comment prononcer. Heureusement, cela ne semblait pas le déranger d'entendre les Français écorcher son nom, et il s'y habitua vite.

Mais alors même que Beaufort commençait à connaître et à apprécier Mijail, la maîtresse de celui-ci, Isabelle, restait dans l'ombre. Depuis le jour de son arrivée, personne ne l'avait revue. Et comme on ne pouvait interroger Mijail à son sujet, les rumeurs se remirent très vite à aller bon train.

« Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle qui n'a même pas engagé une seule femme de chambre ? lança Mme Chancel un après-midi, alors que les amies prenaient le thé chez Mme Lavoine.

— Bah, ce n'est qu'une parvenue, décréta Mme Bonnard sans réussir à cacher son envie.

— Mais justement, les nouveaux riches adorent faire étalage de leur fortune. Ils s'empressent toujours d'embaucher non pas une, mais quatre ou cinq servantes, ainsi que toute une armée de serviteurs, et même de prendre une calèche et des chevaux.

— Personnellement, je trouve qu'acheter la maison Grisard est bien une idée de parvenue, intervint Mme Buquet, qui, bien que femme du maire, pouvait uniquement se permettre d'employer les services d'une cuisinière et d'une bonne à tout faire.

— Vous ne trouvez pas ça bizarre qu'elle ne sorte jamais de chez elle ? intervint timidement

Mme Lavoine. Et cet étrange domestique qui ne parle pas...

— Qu'insinues-tu, Marie ?

— Eh bien, je crois qu'elle doit être malade. Voilà pourquoi elle passe ses journées enfermée entre quatre murs. Elle a dû attraper la tuberculose, ou...

— Sottises, coupa autoritairement Mme Bonnard. Si elle était phtisique, elle serait allée loger dans un hôtel sur la côte, comme tous les autres. Ou à la montagne : il paraît qu'il y a de très bons sanatoriums en Suisse. »

Il y eut un bref silence, pendant lequel on n'entendit que le tintement des cuillères qui remuaient le thé. Les quatre commères s'étaient rendu compte que la cinquième personne qui assistait à la réunion n'avait pas encore ouvert la bouche, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il s'agissait de Mlle Dubois, une vieille dame au caractère bien trempé qui ne s'était jamais mariée mais jouissait d'une grande autorité à Beaufort.

« J'ai quelque chose à vous proposer, dit soudain celle-ci, rompant le silence. Et si nous allions lui rendre visite ?

— À qui ? À Isabelle ?

— Évidemment, Régine. Il faudrait aller lui souhaiter la bienvenue au village. Lui apporter quelques présents... Je pourrais lui offrir un panier de pommes de mon verger. Marie devrait lui préparer quelques-uns de ses délicieux petits gâteaux. Élane, les roses de ton jardin sont...

— Mais pourquoi donc ferions-nous des cadeaux à cette gueuse ?

— Réfléchis, Régine ! s'impacienta Mme Chancel, la femme du notaire. C'est une excuse pour entrer chez elle, voyons ! »

Elle regarda néanmoins du coin de l'œil Mlle Dubois, pour voir si elle avait bien compris ses intentions. À son grand soulagement, celle-ci approuva :

« Exactement. Isabelle ne manquera pas de manières au point de nous fermer la porte au nez. Nous verrons donc comment elle vit et pourrons vérifier si elle est malade ou si c'est juste une originale.

— La maison Grisard est très loin, se lamenta Mme Lavoine, qui était petite et frêle. C'est une longue marche...

— Sophie a raison, nous devons y aller », décréta Mme Buquet, pleine de remords. Elle prenait très au sérieux son rôle de femme du maire, et se considérait comme responsable des bonnes relations entre les habitants de Beaufort, ou du moins entre les plus influents d'entre eux. « Nous aurions dû aller lui souhaiter la bienvenue depuis longtemps... »

Mlle Dubois hocha énergiquement la tête.

« Nous sommes donc d'accord, Martine et moi irons voir Isabelle. Les longues marches ne me font pas peur.

— À moi non plus ! se rebella Mme Bonnard. Je vous accompagnerai. »

Les yeux de Mme Chancel étincelèrent derrière ses lunettes.

« Croyez-vous que je vais vous laisser vous amuser sans moi ? Pour rien au monde je ne voudrais

Le quatrième passager était l'homme le plus pâle que Perkins ait jamais vu, et le marin était certain de ne jamais l'avoir rencontré à bord depuis leur départ de Douvres. Ce qui n'était pas particulièrement étrange, car il avait l'air très malade. Pourtant, ses yeux brillaient avec une intensité étonnante chez un convalescent, et sa main étreignait avec force celle de la femme. Il y avait quelque chose dans son expression que Perkins ne parvenait pas à déchiffrer.

Le matelot observa la scène quelques minutes de plus. Aucun doute n'était permis : ce que ces quatre étranges voyageurs contemplaient avec tant d'émotion était tout simplement le lever du soleil. Sur le visage de l'homme pâle se lisait le bonheur le plus pur, le plus euphorique.

Perkins entendit qu'on l'appelait et s'éloigna en secouant la tête, perplexe.

« Mais enfin, grogna-t-il, c'est juste le soleil qui se lève ! »

Derrière lui, le petit groupe continuait de contempler l'astre naissant. L'homme pâle sentait pour la première fois depuis très longtemps les rayons réchauffer sa peau, froide comme la mort, et blanche comme la lune qui gouvernait son existence depuis des années.

À côté de lui, la femme qui l'avait rendu à la vie pleurait de joie. Son cauchemar était terminé : jamais plus elle ne serait contrainte à vivre comme une fille de la nuit. Elle souriait, rêvant à la nouvelle existence qui les attendait au bout de la traversée, dans une belle villa au bord de la mer, en Italie, dans une région ensoleillée. Très ensoleillée.



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne (Barcelone)
par BLACK PRINT CPI
le 26 août 2013.

Dépôt légal août 2013.
EAN 978229082089
L21EDDN000294N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion

Extrait de la publication